

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

V

ASSIDUITÉS

L'oncle, mis au courant des nouvelles dispositions de sa nièce n'en conçut pas les craintes et le découragement qu'éprouvait Henri. Au contraire, pour lui, c'était un pas de fait dans la voie où il voulait conduire Marguerite.

Tout est extrême chez la jeune femme.

Trompée dans ses affections par la perfidie humaine ou par le malheur des événements, elle semble n'avoir d'autre alternative que de se jeter dans une dévotion excessive ou dans un abîme de corruption, s'envoler dans la pureté du ciel ou se vautrer dans la fange de la terre, se précipiter dans le sein de Dieu ou dans les bras du diable. Son cœur est une balance d'une délicatesse extrême que le moindre souffle du malheur fait osciller et tomber d'un côté ou de l'autre ; seul, l'amour de ses enfants, quand elle est mère, peut la maintenir en équilibre. Combien de ces femmes tombent ainsi fatalement du mauvais côté, faute d'une parole de consolation et d'encouragement, de l'appui d'une amitié pure et sincère ! Beaucoup, heureusement, tombent du bon côté. Meurtries dans leur chûte, elles se relèvent découragées, mais non abattues. Dégoutées de la terre et de ses troubles perpétuels, elles s'élancent d'un bond dans le sein de Dieu et de l'éternelle paix. Là, elles trouvent la consolation à leurs infortunes. Quelques-unes y restent, âmes prédestinées à une vie plus angélique que terrestre. Les autres—c'est le plus grand nombre—réconfortées, se sentent attirées de nouveau vers la terre. Elles ne des endent point du ciel tout d'un coup, comme elles y sont montées. De la contemplation directe de Dieu, les âmes d'élite descendent à celle de la nature, n'osant encore aller jusqu'à la terre. Mais elles y arrivent insensiblement. C'est dans l'ordre des choses. C'est ce qui arrivait pour Marguerite ; l'oncle le comprenait facilement. Aussi, loin de combattre les nouvelles dispositions de Marguerite, il les encourageait de son mieux, fournissant sans cesse à la sensibilité de son âme de nouveaux aliments qu'elle trouvait dans les plaisirs variés de la saison. Henri, découragé d'abord, mais rassuré depuis par l'oncle, avait fini par s'habituer aux nouvelles manières de Marguerite, et il l'accompagnait partout. Pour Marguerite, c'était un compagnon ; rien de plus ; un confident, non pas de ses pensées intimes, quelle tenait bien cachées au fond de son cœur ; mais des pensées qu'éveillait dans son âme le spectacle du monde et de la nature. Parfois même, il allait avec elle au marché, le matin ; deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, il y a grand marché à Charlottetown. Dès le matin, de bonne heure, on voit affluer les voitures et les piétons sur la place du marché. Ils arrivent de tous les côtés ; les *ferries* en sont encombrés. A chaque arrivée de bateau, c'est le débarquement d'une foule qui se dirige processionnellement vers le même point. Ce sont des groupes de femmes endimanchées qu'on croirait parties pour quelque fête, n'étaient les paniers de marchandises qu'elles portent au bras. Arrivé au marché, tout ce monde va se ranger à sa place.

En débouchant dans Richmond street, le regard tombe sur la façade principale du marché,

une vaste façade à deux étages, avec une légère projection au milieu, simulant un pavillon central, dont le toit forme avec le reste les bras d'une grande croix.

Le square qui s'étend autour de cet édifice ne présente au regard qu'une large surface de sable, avec çà et là, sur les côtés et dans les angles, quelques touffes de gazon épargnées par les pieds des hommes et des chevaux. Du côté de Richmond street s'alignent les voitures de bouchers. Henri et Marguerite ne faisaient qu'y jeter un coup d'œil en passant ; de l'autre côté, le spectacle est plus varié et plus agréable. Dans le fond, une foule de voitures, les brancards en bas, dorment à l'ombre d'une rangée d'arbres qui bordent la rue. A gauche, près de Queen street, se dresse une grande bascule pour peser le chargement des charrettes ; tout autour des charrettes de foin toutes attelées, circulent les nombreux acheteurs. Des marchés se concluent, se rompent pour recommencer aussitôt. Les chevaux n'en attendent pas la conclusion pour arracher çà et là aux charrettes voisines de larges bouchées qui leur font prendre en patience les heures d'attente. Heureux animaux ! ils savent qu'ils l'ont bien gagné. Un peu plus loin, à droite, l'animation est encore plus grande autour des marchands de poisson. Il y a là des morues toutes fraîches, éentrées, aplaties, des harengs, des saumons aux chairs rosées et succulentes, des truites délicates, des langoustes et des homards tout flamboyants dans leurs carapaces, avec leurs formidables pinces et les longs filaments de leurs barbes comme des antennes, le tout étalé sur les planches ou jeté pêle-mêle sur une litière de paille ou d'herbe, sans aucun souci de l'arrangement ou de l'effet à produire sur l'acheteur. Rien d'auteurs ici qui rappelle en quoi que ce soit le langage par trop fleuri ou imagé de dames de la halle de Paris. Il est vrai que ce sont le plus souvent des hommes qui vendent le poisson, des pêcheurs ou leurs intermédiaires, braves gens aux mœurs simples, aux manières courtoises, au langage honnête et poli.

Henri et Marguerite s'arrêtaient quelquefois pour causer de pêche avec quelques unes de ces braves gens ; puis ils se dirigeaient vers l'entrée du marché.

Là, un groupe d'Indiens attirait leur attention. Quelques jeunes garçons et des enfants étaient accroupis le long du mur, assis sur leurs talons. Des femmes étaient assises sur la déclivité d'une trappe, les mains croisées sur les genoux. Devant elles s'étalait tout un assortiment de paniers de toutes formes, de toutes dimensions, les uns blancs, les autres bariolés de différentes couleurs. Quelques jeunes filles tressaient l'aubier avec une dextérité remarquable, le front penché sur leur ouvrage, ne perdant pas un moment. De vieilles femmes achevaient de mordre dans une pomme avec des mouvements d'enfants goulus, puis elles allumaient une vieille pipe de terre, toute noire, emmanchée d'un long roseau, qu'elle se mettaient à fumer avec toute la gravité de magots de Chine.

Et pourtant, elles n'étaient pas absolument laides, malgré leurs vêtements usés et mal ajustés, leurs cheveux grossièrement rassemblés en deux nattes, tombant dans le dos malgré leurs chapeaux de paille informes et disloqués, malgré surtout l'horrible pipe entr'ouvrant les lèvres sur deux rangées de dents noircies par le tabac. La physionomie de ces Indiens, comme leur posture avait quelque chose de grave, de recueilli et de calme qui contrastait singulièrement avec l'agitation qui se faisait autour d'eux. Spectateurs paisibles et indifférents, ils semblaient appartenir à un autre monde où les soucis, les ambitions, les vanités, les intérêts de notre civilisation sont complètement inconnus.

A les voir si tranquilles, vivant au jour le jour, insouciant du lendemain. Henri se prenait à se demander si leur destin n'était pas enviable. Puis il songeait qu'eux aussi aimaient, qu'ils avaient des déceptions et des rivalités d'amour que parmi eux aussi, il y avait des Marguerites insensibles aux soupirs de leurs amants.

Et dans cette triste pensée, il quittait souvent cette partie du marché.

Le rez-de-chaussée est principalement destiné à la boucherie et à l'épicerie. Des stalles en bois s'allongent le long des murs et au milieu de la grande salle, avec les viandes étalées sur les banquettes ou suspendues aux crocs de fer.

C'est là le nécessaire, le commun, le terre-à-terre de l'existence ; pour en voir la poésie, il faut s'élever plus près du ciel, c'est-à-dire au deuxième étage. Là rayonnent les fleurs et les jolies femmes dans tout l'éclat de leur fraîcheur et de leur beauté.

Parfois, en mettant le pied sur la dernière marche de l'escalier, Henri se sentait pris comme d'une sorte de vertige. Son œil ébloui avait quelque peine à se reconnaître dans ce miroitement continu de toilettes aux couleurs vives, de tons frais et animés, de verdure, de fleurs, de fruits de toutes couleurs. Sur des rangées de tables disposées dans la longueur de la salle, s'étalait tout ce que l'été produit de plus beau et de meilleur. Les fraises surtout dominaient, jetant partout leur rouge éclatant et tapageur parmi le vert cru des légumes, la blancheur candide des petits oignons et les reflets dorés du beurre. Les œufs allongeaient leur ovale dans le fond des paniers ; des cerises rougissaient modestement dans un coin, tandis que des jeunes céleris étalaient orgueilleusement leurs longs panaches de dentelles vertes.

Les vendeuses se tenaient assises sur des bancs, dans des toilettes assez soignées, dessinant des formes élégantes et vigoureuses. Leurs visages, pleins de grâce et de santé, semblaient réfléchir comme dans un miroir le coloris délicat des fleurs étalées devant elles, depuis le carmin des roses jusqu'aux teintes lactées des lys.

Dans les allées trop étroites se pressait une foule d'acheteuses ; le panier au bras. C'était un flot pressé et tumultueux. A chaque ondulation, on apercevait dans le fouillis des couleurs et des toilettes de frais minois, aux lignes délicates, de blondes chevelures nouées sur la nuque ou éparpillées sur les épaules, des yeux vifs, des lèvres souriantes, des tailles élancées et fines de citadines.

Henri détournait un instant son regard pour le reporter sur les fenêtres et sur la voûte cintrée qui donnaient à cette salle je ne sais quel air grave et religieux, tempéré cependant par les rosaces multicolores en papier, suspendues à la voûte. Bientôt son regard revenait au milieu de la salle et Henri pensait : qu'il était difficile de trouver ailleurs plus de grâce, de beauté et de fraîcheur réunies, mais en considérant Marguerite, pourtant encore un peu pâle et malade, il n'y avait pour lui nulle part, ni à Charlottetown, ni ailleurs, une femme plus belle. Pour mieux dire, il n'y avait pour lui qu'une seule femme au monde : Marguerite, car il l'aimait de cet amour immense et exclusif qui ne voit que l'objet aimé et pour lequel tout le reste n'est rien.

VI

SUPREME VICTOIRE

Un des endroits les plus agréables de Charlottetown est le parc. Pour s'y rendre, on suit le bord de la rivière de l'Est, dans la direction de son embouchure, ou, remontant plus haut au nord, on détourne à droite. Après quelques blocs de maisons, on arrive à une large route bordée de haies vives, de vastes prairies et de hautes futaies de sapins. On aperçoit çà et là des pans de murailles blanches de belles villas à travers les arbres. L'entrée du parc est à gauche. Le regard s'y repose sur de vastes pelouses sillonnées de routes en sable rose et bordées d'une forêt majestueuse. Sur le côté droit du chemin, on aperçoit les bâtiments isolés des anciennes casernes qui font de grandes taches blanches dans la verdure, puis tout au haut, comme fond de tableau, les flots bleuâtres de la rivière du Nord, se déroulant comme un large ruban, puis le liseré rouge de la rive, puis des prairies verdoyantes s'élevant en pente douce jusqu'à la ligne sinueuse de l'horizon.

LOUIS TESSON.

A suivre